

mêmes singularités dans l'île Eléphanta , voisine de Salsette.

Des ouvrages si étonnans ont beaucoup occupé les esprits. Un philosophe, qui admet avec Mairan et Buffon le refroidissement successif du globe, conjecture que la zone torride fut autrefois comme inhabitable; qu'à ces époques reculées les hommes n'y soutenaient pas les ardeurs du soleil; qu'ils furent réduits à creuser sous terre des demeures d'où ils ne sortaient que la nuit; qu'avec le temps ils purent respirer un air plus doux sous un ciel moins brûlant, et qu'alors ils consacrèrent aux dieux des antres destinés dans des jours moins heureux à d'autres usages.

Si l'on en croyait le vulgaire, les cavernes auraient été creusées, il y a cinq cent mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames ont imaginé follement que c'était l'ouvrage du petit nombre de Macédoniens qu'Alexandre avait placés sur les côtes. Il est raisonnable d'espérer que les Anglais, auxquels l'Europe doit tant de lumières sur l'Asie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens, qui peuvent jeter un si grand jour sur l'histoire et la religion des Indes.

A peine le gouvernement de Bombay eut-il acquis la propriété des domaines qui lui paraissaient nécessaires à sa sûreté, que des vues plus étendues le décidèrent à prendre part aux discordes dont il venait de tirer un premier avantage. Pour

juger cette résolution sans partialité, il faut remonter assez loin dans le passé.

Tous ceux auxquels les révolutions arrivées dans l'Indostan ne sont pas absolument étrangères doivent savoir que les Marattes, concentrés dans les Gates il y a seulement un siècle, ont, à travers la plus grande largeur de cette péninsule, étendu successivement leur empire depuis les frontières septentrionales du Guzarate jusqu'au golfe du Bengale. Durant ce prodigieux accroissement de puissance, l'état avait un souverain de la caste des Rajeputes, et les affaires intérieures étaient conduites par un conseil de huit bramines, qui occupaient les premières places sous l'inspection d'un d'entre eux, grand-visir, avec le titre de péchoua.

Corrompu par une suite de succès inouïs, le rajah Sahou se plongea dans la plus puérile, dans la plus honteuse mollesse, et livra le gouvernement à son premier ministre Bellagi. Fils et successeur de cet homme tout-puissant, Baghirao endormit de plus en plus son maître dans le sein des voluptés, l'entoura d'une vaine splendeur, lui fit rendre les hommages accoutumés, l'enferma dans Satarah, et transféra le siège de l'empire à Pounah, où il fixa sa cour. A sa mort, arrivée en 1760, la place de péchoua, qu'il avait eu soin de faire déclarer héréditaire, passa sans contradiction à l'aîné de ses deux enfans.

Comme Madurao n'avait que quatorze ans,

xxx.
Agrandissement des Marattes. Leurs guerres avec les Anglais.

Ragoba, son oncle paternel, fut nommé régent. Les bramines, qui avaient compté sur la faiblesse d'une longue minorité pour affermir et pour étendre leurs prérogatives, déconcertés par la vigilance du nouvel administrateur, réussirent à le rendre suspect à son pupille et à le faire arrêter. Alors toute l'autorité tomba dans leurs mains, et y resta jusqu'à ce que le pèchoua eût atteint l'âge convenable pour l'exercer. Quoique jeune encore, il montrait de grands talens, lorsqu'une maladie de langueur vint l'avertir que la fin de sa carrière était prochaine. Ce qu'il avait éprouvé lui-même de l'ambition sacerdotale lui inspira des précautions pour l'avenir. Dans la vue d'en écarter les mauvais effets, il rendit la liberté à Ragoba, lui confia le soin de l'état, et le conjura de servir de guide et d'appui à Navinrao son frère, dont le caractère léger et l'esprit borné étaient généralement connus.

La seconde régence fut aussi orageuse que l'avait été la première. Les mêmes artifices eurent le même résultat. Le nouveau mineur, servile instrument des prêtres, exila d'abord son conducteur, et le fit jeter ensuite dans un cachot. Cet ennemi terrassé, ceux qui avaient vaincu ne purent s'accommoder entre eux. Ils formèrent deux partis qui se vouèrent la plus violente haine. Celui qui pouvait craindre de succomber se détermina à massacrer Navinrao, et proclama pèchoua Ragoba, seul rejeton du sang de Bel-

lagi, premier auteur de l'élévation de sa famille.

Le nouveau souverain, comme c'était l'usage, reçut de Satarah la confirmation de sa dignité; il vit à ses pieds les grands de l'empire et les citoyens de tous les ordres. Cependant il ne crut pas devoir se confier aux troupes du pays, et obtint du général maratte qui gouvernait le Bérar un corps considérable de cavalerie, avec lequel il espéra se procurer l'argent qui lui manquait, et rattacher au corps de l'état quelques provinces qui en avaient été récemment démembrées. Mais à peine était-il entré en campagne, que la faction bramine, qui lui était contraire, ayant prévalu, envoya une armée pour le combattre. La victoire qu'il remporta sur elle ne lui servit de rien. Ses ennemis, qui avaient répandu que la veuve de Navinrao était grosse, assurèrent qu'elle était accouchée d'un garçon, et en firent un pèchoua. Inutilement Ragoba soutint que c'était un enfant supposé. Ses drapeaux furent presque universellement abandonnés; et il fut réduit à regarder comme un bonheur de pouvoir aller se jeter dans les bras des Anglais.

Le 6 mars 1775 le prince proscrit et dépouillé signa avec ses nouveaux amis un traité par lequel il leur céda plusieurs postes importants, leur assurait des avantages immenses pour leur commerce, s'engageait à leur rembourser toutes les dépenses que la guerre leur aurait coûtées, et leur donnait au sud et au nord de Surate un territoire qui de-

vait leur former un revenu de six millions. Tant de sacrifices n'étaient achetés que par un secours de deux mille cinq cents hommes, dont sept cents au moins devaient être Européens, et par un train d'artillerie convenable.

Lorsque ce faible corps eut joint les troupes auxquelles il devait l'exemple de la subordination et du courage, l'armée se trouva de trente-six mille combattans. Quelque médiocres que fussent ces forces, elles auraient été vraisemblablement suffisantes pour l'objet qu'on se proposait, si elles se fussent rapidement portées sur Pounah, où les bramines dominateurs s'étaient de nouveau divisés, et où ils avaient été abandonnés par un grand nombre de leurs plus zélés partisans. Le malheur voulut que Ragoba s'opiniâtât à commencer les opérations militaires par le Guzurate. Il y avait eu de grands succès, lorsque la saison des pluies l'obligea d'y prendre ses quartiers d'hiver. Cette inaction forcée ruina ses affaires; et voici comment.

Le parlement avait arrêté en 1773 que dans la suite aucun établissement britannique dans l'Inde ne pourrait faire la guerre ou la paix sans l'aveu du conseil suprême, qu'à cette époque il institua dans le Bengale. Ce tribunal, assemblé pour la première fois à Calcutta, au commencement d'octobre 1774, n'eut pas été plus tôt instruit de ce qui s'était passé à Bombay, qu'il y ordonna la suspension des hostilités. Il fit partir en même

temps le colonel Upton pour Pounah, avec des pouvoirs suffisans pour terminer les différends qui divisaient les deux nations. Après une négociation extrêmement traversée, il fut arrêté, dans les premiers mois de 1776, au fort de Pourander, que les Anglais resteraient en possession de Salsette et des îles adjacentes, et qu'on leur formerait une propriété autour de Barokia : deux objets dont le revenu pouvait s'élever à trois millions. On s'engageait de plus à leur payer douze lacks de roupies pour les indemniser des frais de la guerre. Un article du traité portait que la maison domestique de Ragoba serait composée de deux cents personnes; que mille chevaux et quelque infanterie formeraient sa garde, qu'il recevrait annuellement deux cent mille livres pour ses dépenses personnelles, mais sous la condition formelle qu'il résiderait dans la place maratte qui serait désignée, et qu'il ne pourrait changer de domicile que du consentement du ministère du pèchoua.

Aucune des parties ne fut satisfaite des arrangements qui venaient d'être convenus. Toutes faisaient des objections plus ou moins fondées contre la pacification de Pourander. L'aigreur augmentait de jour en jour, et elle ralluma la guerre. Hastings, qui la voulait, et qui avait entraîné le conseil suprême dans son opinion, imagina un moyen de succès qu'avant lui personne n'avait soupçonné. Pour étonner les potentats de l'Inde,

et leur prouver qu'à quelque distance que les établissemens britanniques fussent les uns des autres ils pouvaient se secourir, il fit partir du Bengale un corps de sept mille hommes, qui, à travers d'immenses contrées peu connues ou mal disposées, devait se rendre et se rendit en effet au Malabar, après avoir surmonté pendant six mois plus d'obstacles qu'on ne saurait dire. Il arriva dans les premiers jours de 1779 à Surate, où tout était dans la consternation.

Pour obtenir sans partage la gloire et le butin qu'une folle présomption faisait regarder comme assurés, le conseil de Bombay n'avait pas voulu attendre les secours qui lui venaient du Gange, et s'était déterminé à commencer les hostilités, quoique ses forces ne montassent qu'à sept ou huit mille hommes, dont sept ou huit cents seulement étaient Européens. Entrée sur le territoire maratte, le 23 octobre 1778, cette faible armée resta un mois entier dans l'inaction, avec l'espoir bien ou mal fondé de se voir joindre par les partisans de Ragoba. Voyant que rien ne paraissait, elle se mit en mouvement, et arriva à cinq lieues de Pounah sans avoir eu de grandes difficultés à surmonter. Une cavalerie innombrable la cerna au bourg d'Ouagâm. Après beaucoup de sang répandu de part et d'autre, les Anglais, qui ne pouvaient ni avancer, ni reculer, ni se procurer des subsistances, furent obligés de demander la paix. Elle leur fut accordée, le 14 janvier 1779,

à condition qu'ils livreraient Ragoba, qui était avec eux, qu'ils donneraient des otages, et qu'ils renonceraient à toutes les concessions qui leur avaient été faites à Pourander. Les vaincus avaient dû craindre, et avaient craint qu'on ne les retînt tous prisonniers; et ce fut une grande consolation pour eux de se voir conduire sur la côte par un gros détachement, qui ne les perdit de vue qu'après les avoir vus embarqués.

Les deux premiers articles du traité d'Ouagâm avaient été exécutés sur le champ même de bataille. Les restitutions ne pouvaient être faites qu'à Bombay, qui s'y refusa sous prétexte que ceux qui avaient contracté cet engagement n'y étaient pas autorisés. Goddard, qui commandait les troupes venues de Calcutta, et que le traité condamnait à repartir pour les lieux d'où il arrivait, rejeta avec hauteur une obligation qui lui avait été forcément imposée par des hommes dont il ne dépendait pas. Le conseil suprême compta également pour rien les stipulations solennellement jurées. Cette triple opposition donna naissance à des négociations qui de jour en jour se compliquaient davantage, et dont les gens sages n'espéraient rien.

Goddard avait profité avec beaucoup d'intelligence et d'activité du temps qu'on perdait en vaines disputes pour bien organiser son armée. Des qu'il l'eut mise en état d'agir vigoureusement, de concert avec Fetisingh, feudataire des Marattes,

il attaqua, au commencement de 1780, le Guzurate, qui devait lui fournir des moyens de guerre sans être à charge à ses commettans. Il eut des succès brillans et soutenus. Les forces qu'on lui opposa furent toutes détruites ou dispersées. Avant les pluies, la plus belle province de l'ennemi qu'il combattait était totalement conquise.

Le général se remit en campagne aussitôt que la saison lui permit d'agir. Le 11 novembre ses efforts se dirigèrent contre Baçaim, qui ne se rendit qu'à la fin de décembre. Il employa le mois de janvier 1781 à soumettre quelques forts construits dans la plaine, et, dans le mois suivant, força les gorges qui devaient lui ouvrir le chemin de la capitale des Marattes. Goddard se disposait à suivre la carrière de gloire où il était entré avec tant d'ardeur, lorsqu'un ordre inexplicable du conseil de Bombay l'obligea de rétrograder, sous prétexte qu'il fallait couvrir les conquêtes déjà faites et s'en assurer le produit. Heureusement pour son pays les mesures qu'Hastings avait prises réparèrent les vices de cette lâche conduite.

Au commencement de 1779, les Marattes avaient envahi une partie du pays de Godh, qui couvre les états d'Oude, et se disposaient à en envahir le reste. Le président du conseil suprême jugea sagement qu'en les occupant de ce côté-là, il ferait une diversion utile à Bombay, et envoya au souverain dépouillé un puissant secours. Popham, qui le conduisit, battit complètement ces bri-

gands, et réussit à s'emparer de la forteresse de Gaulier, jugée imprenable, mais dont ils s'étaient emparés par stratagème.

A ce voisinage se trouvaient cinq rajahs, tributaires de la cour de Pounah, et toujours disposés à en secouer le joug. Hastings voulait qu'on se liguât avec eux pour fondre de concert sur les provinces orientales des Marattes. Ce projet, dont l'utilité n'était pas douteuse, fut contrarié par la majorité du conseil, alors déterminée à traverser toutes les vues de son chef. Les personnes ou les opinions changèrent, et, au commencement de 1781, il fut permis à cet homme prévoyant de suivre la politique qui dix-huit mois auparavant lui avait paru la seule raisonnable. Sans perdre un moment, les troupes britanniques, jointes à celles des princes indiens, entrèrent sur le territoire de l'ennemi commun, et y eurent de grands avantages.

Dans le même temps un gros détachement, sorti aussi du Bengale, ravageait les états particuliers du Maratte Madagi Scindia, remportait sur lui deux victoires complètes, et s'emparait de ses meilleures places. Ces revers lui firent désirer un accommodement personnel avec ses vainqueurs, qui le lui accordèrent, à condition qu'il emploierait ce que sa puissance et son caractère lui donnait d'influence dans les conseils de sa nation pour les décider à une promptre réconciliation avec l'Angleterre. La médiation eut le suc-

cès qu'on en espérait. Par le traité de paix conclu à Salbey, le 18 mars 1782, la cour de Pounah recouvra les provinces qu'on lui avait enlevées ; mais elle abandonna pour toujours Salsette. Elle céda également Barokia, qui avait été promis à Scindia s'il réussissait à rapprocher les parties belligérantes, et qui lui fut en effet donné par le conseil suprême aussitôt qu'il l'eut mis en état de réunir tous ses moyens contre la formidable confédération formée au Coromandel.

xxx.
Guerre des
Anglais avec
Haïder - Aly.

L'acte qui devait terminer les différends des Anglais et des Marattes n'était pas encore ratifié, lorsqu'en septembre Humberton fut chargé d'attaquer les états que Haïder possédait au Malabar. Ce brave officier, après quelques avantages facilement obtenus sur la côte, pénétra dans l'intérieur des terres. Il y avait fait des progrès rapides, et il pouvait s'en promettre de plus grands, si Tippo-Saïb ne fût arrivé à la tête de trente mille hommes pour couvrir ou pour recouvrer les provinces de son père. Devant des forces si supérieures il fallut rétrograder jusqu'à Paniano. A peine avait-on eu vingt-quatre heures pour s'y retrancher, qu'on fut attaqué par une armée qui ne manquait ni d'expérience ni de discipline, et qui de plus était encouragée par l'exemple de mille Français commandés par le célèbre Lalley. Cependant ces cohortes si nombreuses et si aguerries furent repoussées par un petit nombre de bataillons, et obligées de renoncer à leur entre-

prise, laissant le champ de bataille jonché d'un grand nombre de leurs morts. Quelques jours après cette action sanglante, Tippo reprit le chemin du Carnate, soit qu'il y crût sa présence nécessaire, soit qu'il voulût s'éloigner du théâtre où il avait si malheureusement combattu.

On n'avait pas été plus tôt instruit à Bombay du danger où se trouvait Humberton, que Mathews avait été envoyé à son secours avec tout ce qu'il avait été possible de rassembler de troupes. A son débarquement à Goa, ce général apprit la victoire du détachement, la retraite de Tippo, et la mort d'Haïder. Les circonstances pour agir ne pouvaient jamais devenir plus favorables. Dans le mois de janvier 1783, il emporta d'assaut ou prit par capitulation Merguy, Onore, Condapore, et se rendit maître des gorges des montagnes qui du côté de la mer couvraient la capitale du Canara, connue anciennement sous le nom de Beduore, qu'elle avait perdu depuis peu pour porter celui d'Haïder-Nagor, ou ville royale, d'Haïder qui l'avait conquise. Cette cité, de temps immémorial une des plus vastes, des plus peuplées, des plus belles de l'Inde, avait acquis un plus grand éclat sous son nouveau souverain. Il en avait fait le siège de son gouvernement. Son principal harem y était fixé. Ses murs renfermaient la plus grande partie de ses trésors. Les grands de son empire y avaient la plupart établi leur domicile. Aucun genre d'agrément ou de grandeur ne lui manquait.